

CARDINAL
ROGER
ETCHEGARAY

L'HOMME
À QUEL PRIX ?

L'Homme, à quel prix ?

CARDINAL
ROGER ETCHEGARAY

L'Homme,
à quel prix ?

Éditions de La Martinière

Ouvrage publié sous la direction de Jean-Louis Schlegel

ISBN : 978-2-7324-5786-4

© 2012, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris, France

Connectez-vous sur :

www.lamartinieregroupe.com

Dépôt légal : septembre 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'ai cherché mon âme et je ne l'ai pas
trouvée. J'ai cherché Dieu et je ne l'ai
pas trouvé. J'ai cherché mon frère et
je les ai trouvés tous les trois.

William Blake

« Infatigable espérance »

Un de mes amis à Rome m'a posé une question : « Si vous étiez photoreporter, quelle image sortiriez-vous de vos archives ? »

Je serais embarrassé pour le choix, j'encadrerais volontiers une photo de Jean-Paul II au mont Nébo en Jordanie, cette photo où il apparaît, tel un nouveau Moïse, contemplant amoureusement la Terre promise qui s'étale devant lui, porteuse d'une « infatigable espérance ».

« Infatigable espérance » ! Charles Péguy fourmille en trouvailles pour décrire « cette petite fille de rien du tout et qui entraîne tout ». C'est elle qui sauve le monde de « la grande tentation », car « le facile et la pente est de désespérer ».

Infatigable espérance ! Même devant une grave crise. À vrai dire il y a des grâces de transit, à saveur hivernale, qu'il faut souhaiter garder le moins longtemps possible ! À la condition de savoir en tirer

les leçons ! Ce petit livre voudrait simplement aider chacun à « grandir dans la crise », selon l'expression des évêques français, pour en sortir plus fort.

C'est un long cri que ma foi me permet de lancer à tout vent. Déjà en 1932, Paul Valéry écrivait : « Jamais l'humanité n'a réuni tant de puissance à tant de désarroi, tant de soucis et tant de jouets, tant de connaissances et tant d'incertitudes. L'inquiétude et la futilité se partagent nos jours. » Au séminaire de Bayonne en 1945, je dévorais le père de Lubac qui venait de publier *Le Drame de l'humanisme athée*, plus poignant que jamais quand on le relit aujourd'hui.

Il n'est pas facile de parler de l'Espérance sans tomber dans l'inflation verbale. Nous chrétiens, nous en parlons parfois avec trop de légèreté ou trop d'assurance, nous en avons fait une sorte de gadget permettant aux croyants « de traverser l'existence une rose à la main » (Jean Guéhenno). Et pourtant, selon la parole de saint Pierre, nous sommes faits pour « rendre compte de l'Espérance qui est en nous » (1 Pierre 3,15), d'une Espérance qui ne se distribue pas comme un colis de vivres. L'important n'est pas ce que nous en disons, mais ce que nous en vivons au creux de notre vie entière.

Les petits espoirs, on peut se les fabriquer soi-

L'HOMME, À QUEL PRIX ?

même, mais la grande Espérance dont nous avons besoin, nous ne pouvons la recevoir qu'au pied de la croix du Christ Sauveur. À travers les continents, j'en ai vu des misères, c'était ma mission permanente. Mais partout j'ai vu aussi l'Espérance fleurir au flanc même des plus miséreux et des plus misérables que l'humanité peut compter dans une prison, un camp de réfugiés, parmi les exclus sans terre et les pauvres sans voix, sans travail. On ne le dira jamais assez, on ne le montrera jamais assez.

Vous qui tenez ces pages entre vos mains, absorbez-les par petites gorgées en dégustant le suc évangélique que j'ai cherché à y déposer.

Ce n'est pas une thèse magistrale que je vous livre. Après deux mois d'incubation avec un immense éventail de livres et revues qui furent mes sonnettes d'alarme ou mes bouées de sauvetage, j'ai écrit tout seul et d'un seul trait ce petit livre... durant les quarante jours du Carême et la semaine pascale 2012.

Silence, on tourne !

Le déploiement des espaces médiatiques et la fébrilité de nos activités surencombrées nous laissent souvent à la surface de ce que nous disons ou de ce que nous faisons. Nous ne prenons pas le temps de plonger au fond des eaux silencieuses où Dieu nous parle. Le silence réclamé est plus pour nous-mêmes que pour l'opérateur, un silence intérieur qui permet de mieux admirer les vitraux de la grande rosace de la vie du monde et de l'Église : j'ai retenu ici trente-deux séquences dont le caractère sélectif, personnel d'un court-métrage risque d'être frustrant pour qui attend plus ou mieux ! Ces images n'offrent pas une réponse à toutes les interrogations que je me pose moi-même, elles voudraient simplement inculquer un état d'esprit, donner un pli d'âme pour bien aborder nos questions.

L'HOMME, À QUEL PRIX ?

Je pense à la vallée des Merveilles que, jeune évêque à Marseille, j'explorais dans le parc national du Mercantour. Et vous, combien de vallées de merveilles avez-vous parcourues ? Croyez-le, il y en a partout dans le monde, et même sans aller très loin ou très haut, vous pouvez en découvrir dans un coin de votre quartier. Que de merveilles nous côtoyons sans les voir, des merveilles gravées sur des visages plus encore que sur des parois rupestres ! Laissez-vous guider par l'Esprit de Dieu. C'est extraordinaire, même les vallées de larmes, Il les transforme en vallées de merveilles.

Mes quatre vérités... devant Pilate

Quatre ! L'expression laisse entendre que je veux dire toutes les vérités. Je n'ai pas cette prétention. En voici quatre qui me sautent aux yeux... Ce monde est devenu un immense prétoire et de partout fuse la question ironique, sournoise, de Pilate : « Qu'est-ce que la vérité ? »

1. *Il n'y a de progrès humain que dans la solidarité* entre les groupes qui composent une nation ou entre les peuples qui habitent la Terre. La solidarité est un mot de plus en plus coté à la Bourse des rencontres internationales, et il fait son entrée sur le marché ecclésial. Mais la solidarité risque de se dévaloriser si elle ne se nourrit pas de la vision unitive de la famille humaine où tous sont égaux et également aimés de Dieu. Seule cette vision rend, sans jeu de mots, « la solidarité solide ». Elle est universelle ou elle n'est pas. J'aime la boutade de

Paul Valéry : « Un homme seul est un homme en mauvaise compagnie. »

2. *Il n'y a d'unité nationale que dans la convergence des libertés.* Tout régime se réclame de la liberté. Mais à quoi bon brandir des chartes de la liberté si personne ne met le même sens sous le même terme ? Au lieu d'être couchée sur de beaux textes, il est préférable que la liberté se dresse debout, sur les terrains où l'évolution de la société lui fait faire de nouvelles découvertes ou lui présente de nouveaux obstacles. On ne devient vraiment libre que par la liberté des autres. La liberté est un fardeau dont l'homme cherche parfois à se décharger entre les mains de plus puissants : il est plus confortable d'être esclave que d'être libre !

3. *Il n'y a d'action commune que par le partage des responsabilités.* L'homme se fait et grandit par l'exercice de la responsabilité. Cette aspiration légitime se manifeste davantage quand il perçoit que ses choix conditionnent son destin. Mais grande est la tentation de se replier sur une vie privée qui ne mord plus sur la vie sociale, sous prétexte que l'homme se sent impuissant contre les mécanismes aveugles des temps modernes. À l'encontre

d'un jacobinisme centralisateur, tout ce qui peut être fait par chacun à son propre niveau doit être encouragé, sans renvoyer ou attendre la solution à l'étage supérieur. Pour y arriver, il faut développer la vie associative, qui est une école populaire de responsabilité.

4. *Il n'y a de grandeur pour un État que dans l'appel au dépassement.* Nul ne peut se nourrir que de son-dages. Nul ne peut s'aligner sur les intérêts d'un groupe ou sur les passions dominantes. S'il est vrai qu'en situation de pluralisme les convictions sont loin d'être égales, la tâche noble mais ingrate de l'État est de soutenir au plus haut degré le dialogue entre les citoyens. La dignité de tout pouvoir est d'avoir le courage d'aller à contre-courant des démissions qui s'alignent sur le plus petit dénominateur commun.

En ravivant ces quatre vérités toutes simples, je n'ai pas l'impression de faire la leçon. Ce serait trop facile. Ce serait injuste. Bien humblement, je voudrais être le premier à regarder le visage de l'*Ecce Homo* et déclarer que, de Jésus et de Pilate, seul celui qui portait des chaînes était vraiment libre.

La Terre est à tous

À la fin d'un récit de la Création qui s'étale symboliquement sur sept jours, comme si Dieu prenait plaisir à créer, la Bible nous dit : « Dieu vit tout ce qu'Il avait fait. Voilà, c'était très bon » (Livre de la Genèse 1,39). Dieu Qui s'émerveille de Lui-même ! Et le père de famille qui les invite tous à s'asseoir ensemble autour de sa table divine. Mais les uns en sont exclus par l'égoïsme des autres. Jean-Paul II a dû rappeler que la terre est essentiellement un héritage commun dont les fruits doivent profiter à tous. Dans son encyclique *Sollicitudo rei socialis* (30 décembre 1987), il affirme : « Sur la propriété pèse une hypothèque sociale, c'est-à-dire qu'on y décerne, comme qualité intrinsèque, une fonction sociale fondée et justifiée par le principe de la destination universelle des biens. » Cela va loin : jusqu'à reconnaître que l'homme qui meurt de faim peut prendre sa subsistance là où il la trouve, et celui

qui la lui refuserait serait taxé de voleur. De tels cas limites doivent secouer l'apathie de la communauté internationale face aux brèches béantes qui séparent les peuples de la faim et les peuples de l'opulence.

La parabole évangélique qui me fait le plus trembler est celle de Lazare et du « mauvais riche » (Luc 16,19-31) : la distance sur terre qui les séparerait n'était pas grande, à peine le pas d'une porte ; mais le refus ou un simple oubli du riche à l'égard du pauvre a suffi pour créer entre eux la distance infinie du ciel à la terre.

Le partage de la Terre ne peut se réduire aux biens matériels : il doit inclure les biens spirituels, au nom de la même logique de justice sociale. Ce partage est le plus exigeant, il nous pousse à témoigner et non à donner, à être plus et non à avoir moins. Rendre compte de la foi qui est en nous, serait-elle aussi petite qu'un grain de sénevé. Rendre compte de l'espérance qui est en nous, serait-elle fragile comme un vase d'argile. Rendre compte de la charité qui est en nous, serait-elle vacillante comme une chandelle.

Reçue des générations passées, améliorée ou détériorée par les générations présentes, destinée aux générations futures, la Terre est le patrimoine com-

mun d'une planète vivable qui vient d'atteindre les sept milliards d'habitants.

L'Église est particulièrement attentive aux conditions d'appropriation et d'usage du sol. Terre et violence : deux réalités devenues inséparables. Violence contre les peuples indigènes et aborigènes, surtout des Amériques, de l'Inde, d'Australie, qui cherchent à récupérer leur espace ancestral, symbole de leur identité, saccagé lors des conquêtes coloniales. Violence contre les paysans « sans terre » spoliés par le pouvoir ou l'ambition de gros propriétaires : leur « clameur » a provoqué de nombreux massacres et des assassinats de leurs défenseurs, avocats et responsables d'Églises, à tel point que devant la gravité des conflits fonciers l'épiscopat brésilien a établi en 1975 une commission pastorale de la Terre encore sur le qui-vive face aux conflits fonciers et aux lenteurs de la réforme agraire. Violence feutrée du dernier impérialisme en pleine expansion, dénommé *land grabbing*. Ce phénomène de ruée vers des terres lointaines est taxé d'« accaparement » par ceux qui le dénoncent ou présenté par les investisseurs comme « développement alimentaire ». Ce débat mérite d'être éclairé et suivi avec rigueur en pensant particulièrement aux pays du Sud, surtout à l'Afrique qui se prête plus que d'autres à des spé-

L'HOMME, À QUEL PRIX ?

culations du fait que moins de 10 % de ses terres feraient l'objet d'un titre de propriété.

Pauvre et riche terre qui a besoin d'être respectée, protégée et partagée par tous, une terre qui est à tous ! Michel Serres, avec son accent planétaire, nous dit : « Aimer nos deux pères, naturel et humain, le sol et le prochain. Aimer l'humanité, notre mère humaine, et notre naturelle mère, la Terre. » Et puis il y a aussi l'eau, inséparable de la terre ! Autre méditation importante...

Le racisme, une hydre à cent têtes

Nous sommes à une époque où les évidences les plus élémentaires ont besoin d'être affichées pour se faire imposer. Ainsi en va-t-il du racisme qui est jusqu'à son vocabulaire surtout un produit du monde moderne. On ne compose pas avec lui, on le débusque partout où il se camoufle et on le combat pour écraser ce mal qui ne cesse de renaître de ses cendres, car si le mot a fini par être discrédité, la réalité raciste persiste sous des masques divers. Certes, le racisme « institutionnalisé », le plus intolérable et absurde, celui de l'apartheid en Afrique du Sud, a été démantelé, et j'ai eu la joie à Pretoria, le 10 mai 1991, invité conjointement par De Klerk et Mandela, de participer à la naissance de la « Nouvelle Afrique du Sud ». Mais on n'efface pas d'un seul trait un passé aussi entaché par la négation de l'homme. Partout ailleurs, que de visages marqués par la discrimination raciale : la margi-

